

ERIK AXL SUND

Les corps de verre

MÉLANCOLIE NOIRE

roman traduit du suédois par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

PHASE I : CHOC

*“Life is meant to be more than this and
this is a bum trip.”*

VA MOURIR

Salem

Elle s'appelle comme la mère de Jésus et vit à Salem, au sud de Stockholm, à deux syllabes de Jérusalem.

Maison oubliée de Dieu, pense-t-elle en remontant la piste cyclable vers le grand ensemble gris. Le quartier est plongé dans le noir par une nouvelle coupure de courant, la troisième cette semaine, et, comme le digicode ne marche pas, elle sort ses clés.

Ses mains tremblent, sans qu'elle sache si c'est de peur ou d'impatience.

Dans le sac plastique qu'elle tient, une bouteille d'alcool de contrebande de marque russe et un litre d'eau de Javel.

Maria ouvre la porte de l'appartement et pénètre dans l'entrée obscure. Cherche des bougies, les dispose sur la table du séjour et les allume.

Elle prend son téléphone. La dernière personne à qui elle parlera doit être quelqu'un de confiance, et Vanja est la seule qui puisse peut-être comprendre. Elle est descendue aussi profond.

Toucher le fond est une mauvaise comparaison. C'est une bouillie, un marécage dénué de sens : plus on lutte pour en sortir, plus profondément on coule.

Le téléphone sonne, mais Vanja ne répond pas.

Elle attend. Appelle encore plusieurs fois Vanja, sans résultat.

Mais il faut qu'elle parle à quelqu'un, et par défaut, ce sera Isaak. Ils ne se sont pas vus depuis son dernier atelier au Lys, et en fait ils ne se connaissent pas vraiment. Mais elle l'aime bien. Il répond juste avant la quatrième sonnerie.

“Salut, Maria”, dit-il, et elle entend qu'il est dehors. Le vent souffle dans le micro. “Ça va?”

Sa voix atténuée un peu le froid qui engourdit son corps. Elle jette un œil sur le sac plastique.

“Ça va, ment-elle. Je viens de finir mon autoportrait, tu sais?”

En fond sonore, chuintement de vagues et rires de mouettes.

Tellement différent de sa bande sonore à elle.

“Super. Et le nez, tu t'en es sortie?” demande-t-il en riant. Maria songe aux heures qu'ils ont passées à s'acharner à trouver le bon angle à son nez tordu. “Oui, je crois”, répond-elle, luttant contre l'envie d'être sincère et de lui dire comment elle va vraiment.

La fatigue et l'obscurité. Lui avouer ce qu'elle s'apprête à faire.

Mais c'est impossible. Les mots forment une barrière entre elle et le monde, et il va la trouver banale.

Sa réalité n'est pas la sienne. Ce qui est pour elle le mont Everest n'est pour lui qu'une petite pente.

“Le résultat est trop bien”, poursuit-elle en étouffant le cri qui veut se frayer un passage par ses canaux lacrymaux et en écartant le téléphone pour qu'il ne devine pas son désespoir.

Elle voudrait qu'il entende ses appels à l'aide muets, mais non, et le froid reprend sa progression sournoise, lentement, mais sûrement. Elle n'a pas peint. Pas un trait de pinceau. Pas eu envie. Pas inspirée par son cours, même s'il était très bien.

Pas eu envie de quoi que ce soit.

Mais elle dit qu'elle a de grands projets et commence à entrevoir un chemin qui mène quelque part.

Que des mensonges.

Ils raccrochent et elle se sent aussi vide que gelée.

Une mite s'égare sur une des bougies. Elle grésille et tombe sur la table. Brûlée, mais pas morte. Elle la laisse là.

Elle prend une des bougies et va dans sa chambre chercher son journal.

Personne ne doit lire ce qu'elle a écrit. Revenue sur le canapé, elle arrache les pages une à une et les met en boule.

Soudain, l'air semble plus dense. Un claquement à la cuisine suivi d'un ronronnement. C'est le réfrigérateur : le courant est revenu.

Elle souffle les bougies, allume l'abat-jour puis retourne dans l'entrée pour prendre le walkman dans la poche de son blouson. Au moment même où elle pose le magnétophone sur la table à côté des boules de papier, l'abat-jour s'éteint. Le courant a encore sauté.

Ce sera la dernière fois qu'elle se fait du mal.

Maria Alving mélange le cocktail dans le noir, sans en renverser une goutte, dans cette maison oubliée de Dieu alors qu'elle n'est qu'à deux syllabes de Jérusalem.

Un décilitre de vodka, un décilitre d'eau de Javel.

Elle ne vomit pas en ingurgitant le mélange mortel. Ni au deuxième verre. Ni au suivant.

Elle se sent comme un enfant les jours avant Noël. Un enfant qui ne peut pas s'empêcher de toucher le papier glacé prometteur des paquets.

Un vent froid fouette ses chevilles nues quand elle ouvre la porte du balcon.

Dans sa tête résonne Hunger.
Le vertige lui fait contracter l'intérieur de la cuisse :
un réflexe de fuite.
Elle est une proie.

HURTIG
Runmarö

Les dernières lueurs du jour colorent de rose les rochers et la cime des arbres. En contrebas des arbres qui s'éteignent, l'eau est bleu-gris dans le crépuscule, mais les sorbiers sont encore d'un rouge éclatant.

Deux tranches de filet de bœuf, avec chacune sa patate au four et sa demi-baguette, le tout rincé par un litre de bière, rendent presque agréables les sept degrés d'une soirée d'automne humide au bord de la Baltique. Le commissaire de police remplaçant Jens Hurtig est confortablement assis. Enfoncé dans une chaise longue à l'épreuve de l'hiver, sur le ponton, à un jet de pierre de la maison qu'ils louent, il se sent aussi lourd que les gros blocs erratiques qui parsèment l'île.

Hurtig regarde au-delà des rochers. D'après une tradition, ce sont leurs faces rouges qui ont donné à l'île son nom. *Rudhme*, ancien terme nordique signifiant la rougeur, ce qui décrit bien ce qu'il a sous les yeux.

Il entend Isaak dire au revoir d'une voix inquiète, puis ses pas sur le ponton. Hurtig a essayé de ne pas écouter la conversation, mais il n'a pu éviter d'en saisir une partie.

"Une fille qui avait besoin de parler", explique Isaak en regagnant la chaise longue voisine.

Hurtig hoche la tête et prend deux autres bières dans le seau, sur le ponton.

“C’est quand ils assurent qu’ils vont bien qu’il faut ouvrir l’œil, continue Isaak en ouvrant sa bière avec un clic humide. Mais je ne sais pas... Je m’inquiète peut-être pour rien.

— Avec qui parlais-tu?

— Maria.

— Tu la connais bien?”

Isaak se passe la main dans les cheveux et boit encore quelques gorgées de bière avant de répondre. “Pas spécialement, en fait. C’est une fille de Salem qui a participé à quelques-uns de mes ateliers, au centre d’animation Le Lys. Pas très loquace. Ça a dû être notre plus longue conversation jusqu’ici, et c’est bien ça qui m’inquiète.

— Avec ma frangine, c’était le contraire, dit Hurtig, tandis qu’un souvenir vieux de quinze ans lui revient. Elle était toujours très bavarde, mais notre dernière conversation a été très courte.”

Hurtig est gêné par la compassion qu’il lit dans les yeux d’Isaak. Il détourne la tête, regarde au large et continue : “Elle m’a dit : « Je t’aime frerot. » Rien d’autre.”

Puis elle a raccroché et est allée se pendre, pense-t-il.

Il entend la respiration d’Isaak. Lente et régulière, en contraste avec les rafales de vent dans les arbres autour de la maison. Une branche heurte de temps en temps le toit de tôle. Le vent se lève.

“Joli, reprend Isaak au bout d’un temps. Un joli adieu.

— Oui, sans doute.

— Je devrais m’inquiéter pour Maria, tu crois?

— Je ne sais pas, soupire Hurtig, pensif. Tu te soucies d’elle. La faculté d’empathie est bien ce qui fait un être humain, non?

— Qu’est-ce que l’empathie?

— Le fait de ne pas vouloir heurter ou blesser les autres, propose-t-il en laissant libre cours à ses idées. De pouvoir se mettre à leur place.

— Le fait d'éviter d'influencer négativement ses congénères, contre Isaak. Et c'est la raison pour laquelle un homme politique ne pourra jamais être complètement humain. Peut-être qu'un artiste non plus, d'ailleurs. Ce métier exige des sociopathes, et même des psychopathes."

Hurtig rit. "Tu veux dire que tu es psychopathe juste parce que tu es artiste? Ou tu t'amuses seulement à t'enfermer dans ton raisonnement?"

— Comme artiste, je me trouve en position d'influencer plein d'inconnus. Dans ces conditions, je suis bien forcé de me dédouaner des conséquences de mon travail.

— Je pensais que l'art était une affaire de communication.

— Ça, c'est toi qui le dis. Mais combien parlent cette langue? Non, pour moi, la communication, c'est la conversation que j'aurais aimé avoir avec Maria. Le problème est que je ressens de l'empathie pour elle, mais que je ne sais pas quoi en faire. Je pense faire de mon mieux, mais je n'y parviens pas vraiment et, pour cette raison, mon empathie est absolument vide de sens. En plus, Maria a un penchant autodestructeur, et je ne pense pas qu'on puisse ressentir de l'empathie quand on se hait soi-même."

Isaak le regarde avec une assurance que Hurtig lui envie autant qu'il l'admire. C'est peut-être une question d'âge. Isaak n'a pas trente ans, et lui bientôt quarante.

"Quand ma frangine est morte, je me suis haï, dit Hurtig au bout d'un moment. Tout ce qui m'importait, c'était ma mère et mon père. L'empathie est un sentiment sélectif, c'est effrayant, non?"

— Tu étais dans une situation très spéciale.

— Peut-être. Mais est-ce qu'on n'observe pas partout autour de nous ce caractère sélectif? Les gens se proclament empathiques, mais ils fixent eux-mêmes la limite. Ils éprouvent de l'empathie pour leurs proches, mais se foutent royalement de tous les autres.”

La mer clapote sous le ponton, et l'odeur de l'eau saumâtre de la Baltique semble soudain plus salée. Le vent a forci et, avec lui, les coups des branches contre le toit de tôle. Hurtig sent arriver la bourrasque.

“Je t'aime bien, Jens, lâche Isaak avec un sourire torve.

— Moi aussi”, répond Hurtig.

Le reste des bières coule en silence, et le soir s'assoupit tandis que la mer s'éveille : écume à la crête des vagues et embruns roses autour des trois écueils devant Nore.

Isaak raconte que Strindberg a commencé le roman *Au bord de la vaste mer* dans une maison de l'île. Hurtig pense comprendre pourquoi et propose d'aller la voir le lendemain. “S'il en reste quelque chose.

— Non, je rentre en ville, dit Isaak en reposant sa bière. Il faut que je travaille un peu avant de filer à Berlin.”

Hurtig songe au précédent séjour d'Isaak dans la capitale allemande. Il en était rentré plein d'idées nouvelles. Des tableaux à peindre, des expositions à organiser. Ça avait été une injection de vitamines de quitter la Suède et le monde de l'art étriqué et consanguin des beaux quartiers d'Östermalm.

“Tu veux que je rentre en ville avec toi?

— Non, ce n'est pas la peine, et puis on aura le temps de se revoir avant mon départ vendredi. Profite plutôt de tes vacances. Tu n'as pas si souvent l'occasion d'aller à la campagne.

— Ma première semaine de congé depuis les deux jours fériés de la Saint-Jean, dit Hurtig en haussant les

épaules. Finalement ce n'est pas si mal, vu les sous-effectifs de la police.

— Des vacances dans l'archipel fin octobre. On se contente de ce qu'on a.

— Ou plutôt de ce qu'on vous donne. Mais j'ai un peu mauvaise conscience d'avoir passé toutes mes soirées comme ça, une bière à la main.”

Isaak regarde vers le large. “Pas de quoi avoir mauvaise conscience”, assure-t-il en posant la main sur l'épaule de Hurtig.

Les branches fouettent le toit.

“Et à cet instant, je dis : *Ô reste... Que tu es beau!*”

Le commissaire de police remplaçant Jens Hurtig rit : “Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Oh, rien, une déclaration d'amour. Tirée du *Faust* de Goethe.”